Silex, 1980, n° 14,

archipels

paradoxes de l'île

« Ile, espace de terre entouré d'eau de tous côtés. » *Littré* s.v. île.

En ce lieu, affrontement pur des forces élémentaires, la terre immobile et l'eau en mouvement, au ciel le feu cyclique du soleil et le grand flux hasardeux du vent. Affrontement ? Investissement ou siège, plutôt : une terre de toutes parts enveloppée, prisonnière : enfermement. Ile, espace clos mais sans nulle clôture, ainsi se constitue un lieu deux fois déterminé : par la circularité de son bord, rivage, grève, plage, récifs et falaises dont la diversité se succède et se répète et se rejoint; par l'étendue sans limite qui ceint ce lieu d'un ourlet d'écume, mouvement indéfiniment repris des vagues qui se brisent, éclatent, meurent et recommencent.

Double bord, l'un terrestre, l'autre maritime : un rivage clos sur le lieu qu'il limite, une étendue ouverte que la terre vient trouer.

De là dérivent d'autres figures qui répètent la primitive, le campement et la steppe, la clairière et la forêt, l'oasis et le désert, la planète et l'espace... Chaque fois, le même étrange conflit de l'étendue et d'un lieu, de l'espace ouvert mais troué et d'un lieu clos mais sans murailles et l'ajointement de deux bords qui ne conviennnent que de se distinguer... Plus abstraitement encore, le bord de l'informe et la limite d'une forme mais où l'un et l'autre s'échangent et se séparent, l'indéfinité mouvante où par hasard, ici ou là, à un moment ou à un autre se rencontre un point fixe : une forme qui reçoit sa figure de sa propre présence miraculeuse mais aussi bien de l'autre, sa couronne.

Le trou et la bosse, la bosse qui fait trou dans l'autre et l'inverse dans l'un. Ainsi parle Athéna en faveur du sage : « Ce sage accablé du sort qui, loin des siens, continue de souffrir dans l'île aux deux rêves. Sur le nombril des mers, en cette terre aux arbres, habite une déesse, une fille d'Atlas, cet esprit malfaisant qui connaît de la mer entière les abîmes, et qui veille à lui seul sur les hautes colonnes qui regardent, écarté de la terre, le ciel. » *Odyssée*, I, p. 562 (Pléiade).

« La plupart des îles ne sont que des groupes ou des pointes de montagnes. »
Buffon, *Oiseaux*, t. II, p. 10.

Voici, dans le langage des Lumières, retrouvés les abîmes de la mer et les hautes colonnes qui tiennent le ciel écarté de la terre : la colonne a été plongée à la verticale dans la profondeur des eaux. Alors son chapiteau a affleuré à l'horizontale et en cette exacte surface, le ciel et la terre se sont mariés : conjonction en un point sur l'étendue; le sommet ne se perd plus dans la nue comme la colonne atlantique ou la montagne olympienne : simple éminence sur la ligne, bombement sur le plan, omphalos. Mais au-dessous, invisible, l'implicite profondeur des plateaux, des montagnes et des vallées immergées et, invisible aussi, la présence de la terre réservoir. Dès lors, d'une île à l'autre, le secret d'une continuité géologique que le regard ne peut que supposer, d'un réseau sans rupture dont il ne discerne que des fragments discrets : reflet incertain, dans leur arrangement aléatoire, des figures régulières des constellations au ciel; archipel, image brouillé des géométries célestes; Iles : ainsi le ciel s'inscrit sur la mer en petits éclats dispersés. Etrange renversement du creux et du bombé, du continu et du discontinu : à la surface, la profondeur. Le sommet est de plain-pied, l'abîme s'exhausse en plage et, étendu sur la grève, au lieu terrestre zéro, je suis perdu en plein ciel : l'île ou le lieu de conversion du sublime, à condi-

tion de savoir écouter la rumeur de la profondeur dans la surface et dans le ressac, le ressassement confus de la terre entêtée. Aussi, en ce lieu, puis-je rêver d'une montagne qui n'ait point de vallée. (Descartes, *Méditation cinquième*, p. 312-313, Pléiade). Rêve fécond d'un savoir puisqu'une géologie sous-marine en dérive où, d'effondrements en éruptions, de glissements en fractures, l'archipel à la faveur de cette histoire quasi-immobile recouvre la logique de son origine. Fantasme aussi bien car le puits qui s'enfonce à la verticale dans le sol débouche sur Nemo, le mystère et d'abord celui-ci : la mer étrangement à la base. (Jules Verne, *L'île mystérieuse*, I, p. 237-238).

L'île, figure où l'imaginaire vient se prendre dans les paradoxes du clos et de l'ouvert, du trou et de la bosse, de l'indéfini et de la forme; les paradoxes de leurs bords, de la profondeur et de la surface, du haut et du bas, du continu et du discontinu, l'échange de leurs secrets.

l'île déserte : duo dans un œil

Que craint-on d'un enfant qui survit à la perte de son père ?

« Laissez-moi le cacher en quelque île déserte;
Sur les soins de sa mère, on peut s'en assurer
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer. »
(Racine, *Andromaque,* acte III, sc. 4, v. 877-880.)

Trois vers de Racine, et la scène de l'absence se trouve dressée : l'île déserte, inscrivant, en son centre, le désir de la mère de sauver le fils. Une île de fiction, argument passionnel dans un discours. Comment faire disparaître aux yeux et à la violence de tous l'innocente menace, comment l'annuler et tout à la fois assurer un salut, mettre en état de survie; bref, cacher ? L'argument de l'île dans la bouche d'Andromaque permet de conjoindre les contraires : Astyanax vivant et disparu, abrité et oublié, enseveli comme dans une tombe, celle du père mais protégé comme dans un sein, celui de la mère : nouvel avatar de l'omphalos dans le lieu insulaire, à la fois puits et tombeau, le trou par lequel les morts communiquent avec les vivants et la bosse, l'autel et le foyer central où s'affirme une continuité maternelle au secret de la demeure. L'île dans sa fiction, et point seulement dans le discours de la mère, — topographie imaginaire ou cartographie exacte — ouvre toujours quelque part à sa circonférence un havre de grâce; le cercle clos se rompt pour laisser une entrée, une baie, une embouchure, un port, une aiguade où les vaisseaux égarés jettent l'ancre après la tempête et avant de reprendre la route. Abri secret, caché où l'eau est lisse et sereine dans une terre dont les bras accueillent et enveloppent. Figure maternelle de repli interne, de passivité symbiotique : douceur de l'apprentissage des larmes, *« et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer »*. Mais pour que l'île en sa figure remplisse cette fonction, il faut qu'elle soit déserte : seule chance du duo de la mère et du fils, de l'enfant dans la mère. Point de tiers sinon dans ce monument de sa disparition qui est le lieu insulaire lui-même. Espace déserté de toute autre présence que celle du couple incestueux : l'île est la présence de cette absence-là; point de regards diversement multipliés; point d'institutions ou de sociétés préexistant à la double présence en face à face. Nul autre code que celui que le couple se donne. Soumis aux seuls rythmes de la nature, le soleil et la nuit, l'hiver et l'été, la montée du flot et son reflux. L'île déserte est en elle-même la présence de cette absence-là : non pas certes des regards, des rencontres, voire des traces, des marques ou des signes de présence, mais l'absolu du regard absent, la domination d'une omniprésence à la mesure de la vacuité du lieu, partout parce que nulle part. Le secret enfoui dans le tombeau est constamment exposé, incessamment révélé puisqu'il n'est personne pour qui il est caché. Ile fantastique, fantasme insulaire, lieu narcissique où j'élis demeure dans mon propre œil. N'être vu de personne. *Personne* me regarde. Présence paternelle de Nemo au fond de la crypte. Voici la meilleure des caches où les amants se lovent dans le regard universel absent, l'île déserte, figure de l'œil à la surface de la mer. Ce scénario, Defoe le met en scène au centre de l'île du Désespoir lorsque, sur le sable de la plage, se fut marquée l'empreinte d'un pied humain. Où donc se cacher, où donc voir sans être vu sinon dans la caverne, île négative, creux et repli de la terre, fantasme de l'orbite vide de son œil, lieu du moi : « J'aperçus donc derrière l'épais branchage du hallier une espèce de cavité... Parvenu non sans difficulté à son embouchure, je trouvai qu'il était assez spacieux c'est-à-dire assez pour que je puisse m'y tenir debout, *moi et peut-être une seconde personne* mais... portant mes regards vers le fond de cet antre qui était entièrement obscur, j'y vis deux grands yeux brillants. Etaient-ils de diable ou d'homme... mais la sombre lueur de l'embouchure de la caverne s'y réfléchissant, ils étincelaient comme deux étoiles... Après une courte pause, je revins à moi,

me traitant mille fois de fou et me disant que ce n'était pas à celui qui avait vécu vingt ans tout seul dans cette île à s'effrayer du diable et que *je devais croire qu'il n'y avait rien dans cet antre de plus effroyable que moi-même*... Ranimant un peu mon courage en songeant que le pouvoir et la présence de *Dieu* règnent *partout* et partout pouvaient me protéger, je m'avançai de nouveau et à la lueur de ma torche, je vis gisant sur la terre, un vieux, un monstrueux et épouvantable *bouc* semblant... lutter avec la *mort* : il se *mourait de vieillesse*. » (*Robinson Crusoe*, p. 174-175).

île ou continent, pascal ou descartes ?

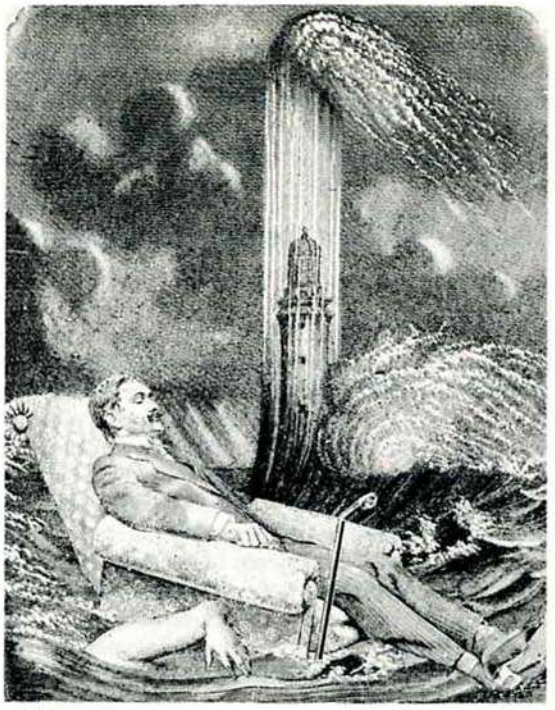
« Est-ce une île ? Est-ce le continent ? »

Chaque naufragé se pose la même question, une fois jeté au rivage : variante topographique de cette autre question : « Où suis-je ? » Démuni de tout, couvert de sel, épuisé, prostré — où suis-je ? C'est-à-dire que suis-je, moi en ce recoin du monde ? Question topique, le lieu du moi : « Je commençai à regarder à l'entour de moi pour voir en quelle sorte de lieu j'étais et ce que j'avais à faire... Ma première occupation fut de reconnaître le pays et de chercher un endroit favorable pour ma demeure... J'ignorais encore où j'étais. Etait-ce une île ou le continent ? Etait-ce habité ou inhabité ? Etais ou n'étais-je pas en danger des bêtes féroces ? »... « Quelques mots s'échappèrent encore de sa bouche — mots qu'il avait déjà prononcés sans doute et qui indiquaient quelles pensées tourmentaient, même alors, son esprit. Ces mots furent compris cette fois. « Ile ou continent ? » murmura-t-il... Chemin faisant, le marin ne pouvait se retenir de répéter : Ile ou continent ! Songer à cela quand on n'a plus que le souffle ! Quel homme ! La question est vitale. Continent, l'espace est ouvert et un parcours résolu vers la civilisation peut alors mettre fin à la solitude dans la sauvagerie naturelle, un parcours qui s'assure dans sa propre marche, malgré les obstacles des choses et des hommes : rectiligne à la mesure de la fermeté du projet, de la permanence de l'intention. Telle est la forêt cartésienne et les voyageurs qui y sont perdus ont toute chance d'en sortir par leur détermination : la longue chaîne des raisons de leurs pas successivement produits qui tracent la trajectoire d'un chemin.

« Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé que si elles eussent été très assurées. » Règle morale d'un parcours pour le temps où toutes les certitudes manquent encore et d'abord la fondamentale : je pense, je suis. Qui suis-je donc, moi qui pense ?

« Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir ; car par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt. »

En attendant la réponse à la question fondamentale « qui suis-je ? » le chemin tendu et droit d'une volonté s'y substitue précautionneusement, visant non peut-être le lieu où le désir de savoir s'accomplit dans une adéquation heureuse et instantanée, non sans doute — pas encore — le point fixe et assuré, archimédien, qui donne le pouvoir de déplacer le globe du monde, mais seulement un lieu quelconque qui n'a d'autre caractéristique que d'être une fin, une arrivée et non un milieu ; un lieu où « je me retrouve » sans repentir ni remords, en attendant de « me fonder indubitablement ». Où suis-je ? Le continent : je saurai, toujours à la fin, en marchant toujours le plus droit, dans un même sens, ce que je suis. Oui, ce sont les esprits faibles et chancelants tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre pour s'arrêter à la fin en une place, qui répèteront la même question sans jamais pouvoir y apporter de réponse : Où suis-je ? Ile ou continent ? L'espace cartésien est l'étendue ouverte, homogène, isotrope où j'ai le pouvoir de décider *mon* lieu en traçant les coordonnées de *mon* chemin, en déterminant avec détermination *mon* parcours : mon lieu, lieu que je m'approprie comme mon identité. Si c'est une île, à quoi me résoudre ? Re-connaître le pays et chercher un endroit convenable pour ma demeure : reconnaître le pays et fixer mon lieu. En apparence, le geste est identique. Mais les mots de Robinson ou de Cyrus Smith ne visent qu'à formuler le dilemme : île ou continent ? Comment me mettre dans la position de répondre ? D'abord un regard circulaire à l'entour, le regard de circonstance : je suis d'abord cet entour, la limite d'un cercle au plus proche de mon corps, limite des choses qui se cachent les unes les autres en arrêtant la puissance de la vue. Où suis-je ? Qui suis-je ? Lieu, être défini par ses circonstances — temps et espace.



Max Ernst. *Quiétude.*

« A un mille de moi — toute proche — il y avait une montagne très haute et très escarpée qui semblait en dominer plusieurs autres... je m'en allai à la découverte sur cette montagne. Après avoir, avec beaucoup de peine et de difficulté, gravi sur la cime, je compris, à ma grande affliction, ma destinée, c'est-à-dire que j'étais dans une île au milieu de l'Océan... » (*Robinson Crusoë*, p. 53-54).

« Ainsi mes amis, vous ne savez pas encore si le sort nous a jetés sur un continent ou sur une île ? Non, Monsieur Cyrus, répondit le jeune garçon... Pendant que vous me transportiez hier, n'ai-je pas aperçu, dans l'Ouest, une montagne qui domine cette contrée ? Oui, répondit Gédéon Spilett, une montagne qui doit être assez élevée... Bien, reprit l'ingénieur. Demain nous monterons à son sommet et nous verrons si cette terre est une île ou un continent. Jusque-là... rien à faire. » (Jules Verne, *L'île mystérieuse*, p. 108).

La nature offre la possibilité d'un autre regard : dans la terre inconnue, la montagne dominante : le regard local au plus proche, au ras du sol y devient le regard global au lointain de l'horizon, au sommet et la terre se découvre île, un milieu que le double bord de l'Océan et de la Côte enclot. Enveloppant — enveloppé. Le regard — cette reconnaissance du pays est d'abord un geste visuel — dominateur, ne se situe à la cime que pour reconnaître à la verticale sa finitude locale, quelle que soit l'amplitude de sa vision. La fin n'est point le terme désiré de la droite trajectoire d'une volonté résolue dans une étendue sans borne. Elle est, ici maintenant, milieu *isolato*, dont la connaissance, le parcours ne se fera qu'en tournoyant dans un sens puis dans un autre pour en fin de compte s'arrêter au milieu de ce milieu, en une place. Telle est l'île pascalienne, l'île humaine, « un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti... Voilà notre état véritable... Nous voguons sur un milieu vaste toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre... C'est l'état qui nous est naturel et toutefois, le plus contraire à notre inclination; nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini mais tout notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes... Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos chacun dans l'état où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous est échu en partage, étant toujours distant des extrêmes, qu'importe qu'un homme ait un peu plus d'intelligence des choses ? S'il en a, il les prend d'un peu plus haut. N'est-il pas toujours infiniment éloigné du bout... ». (Pascal, *Pensées*, 72-390).

Paradoxes de l'île à nouveau dans l'univers de la connaissance, paradoxes du fini et de l'infini, du mouvement et du repos : le global ramène invinciblement au local, le milieu enveloppant au milieu enveloppé, le mouvement vers les extrêmes à la demeure en un centre; un centre, lieu immobile et en repos qui n'est que le résultat d'une fuite vers le principe et la fin : un centre qui n'est que *l'effet de centre* produit par la limite à l'infini, son flux et son reflux. Dans la vue de l'Océan entourant ce petit coin de terre de tous côtés, au sommet de la montagne, il n'est pas d'autre issue « qu'asseoir l'imagination » théorique au milieu où le naufrage l'a placée. C'est en ce lieu qu'il faut vivre comme en un centre. Où suis-je ? Qui suis-je ? Je suis dans l'île *comme* au centre de la mer. Je suis *comme* un milieu de monde. « Je compris ma destinée », un simulacre, une fiction d'être, de connaissance : pouvoir. Et survivre consistera à vivre la fiction comme la réalité, à construire le modèle comme l'histoire, à bâtir la théorie comme la vérité. Ontologie continentale ou pragmatique insulaire : chemin droit de la représentation ou parcours tournoyant du simulacre; je pense donc je suis là où vraisemblablement je *serai* mieux que dans le milieu. Je comprends que je suis toujours à distance des extrêmes et je *nomme « centre »* ce lieu qui m'est échu en partage et cette terre au-delà de laquelle je n'aperçois plus rien, « point indivisible ». Je nomme : effets, c'est-à-dire pouvoir.

« D'après les traditions confirmées par l'aspect du pays, la région autrefois n'était pas entourée par la mer, avant d'être conquise par Utopus qui devint son roi... » Le conquérant, l'homme de pouvoir se reconnaît à ce geste de faire du continent une île. Dans Abraxa, continent-chaos peuplé d'une foule ignorante et rustique, la décision violente de couper l'isthme qui rattache la terre au continent : faire en sorte que la mer l'entoure de tous côtés et nommer le monstre ou la merveille de son propre nom : Utopus - Utopia. (Thomas More, *L'Utopie*, p. 58). Ainsi entre-t-il dans sa terre de fiction, celle qui n'a pas de lieu; ainsi s'assure-t-il de son pouvoir absolu de créateur, de roi, de père : simples effets d'insularité.

« Là régnait ma Majesté le Prince et le Seigneur de toute l'île : — j'avais droit de vie et de mort sur tous mes sujets : je pouvais les pendre, les vider, leur donner et leur reprendre leur liberté. Point de rebelles parmi mes peuples ! Seul, ainsi qu'un roi, je dînais entouré de mes courtisans ! » (*Robinson Crusoë*, p. 148). Ce motif parodique reviendra trois fois dans le séjour du pauvre Robin dans son île : « Il me vint et je fis souvent l'agréable réflexion que je ressemblais à un Roi. Premièrement tout le pays était ma propriété absolue de sorte que j'avais un droit indubitable de domination; secondement mon peuple était complètement soumis. J'étais souverain seigneur et législateur; tous me devaient la vie et tous étaient prêts à mourir pour moi si besoin était. » (*Robinson Crusoë*, p. 236). « Le capitaine leur répondit là-dessus qu'ils n'étaient pas ses prisonnniers mais ceux du gouverneur de l'île; qu'ils avaient cru le jeter sur le rivage d'une île déserte mais qu'il avait plu à Dieu de les diriger vers une île habitée, dont le gouverneur était Anglais et pouvait les y faire pendre tous si tel était son plaisir. » (*R.C.*, p. 263). La première fois, sa Majesté n'a d'autres sujets que son perroquet, son vieux chien et ses deux chats; la seconde, trois hommes, Vendredi, son père et un Espagnol papiste; la troisième, le gouverneur est le généralissime d'une troupe de huit hommes. Mais la parodie est trois fois parodique : Robinson Crusoë se déguise en gouverneur; il ressemble au Roi dont il sera le pseudo-représentant; il règne vraiment en Roi mais sur un peuple d'animaux : chaque parodie se parodie elle-même, simples jeux de langage mais de plus en plus efficaces puisque le dernier est une tactique de combat et conduira à sa délivrance « réelle ». Cependant le premier d'entre eux, « Là régnait ma Majesté... », est l'expression directe de l'effet (théorique, pratique, politique, social) de centre que la figure de l'insularité provoque irrésistiblement : faire comme si la prison était une conquête; le cachot, un royaume; la solitude, la suprême puissance. Ce discours est celui du pouvoir : simulation d'un centre, simulacre d'une terre qui a largué toutes ses amarres avec le monde réel et l'histoire, totalité autosuffisante, autosubsistante. « Que notre sublime créateur peut traiter miséricordieusement ses créatures... qu'il sait... nous donner occasion de la glorifier du fond même de nos cachots. Quelle table il m'avait dressée dans le désert où je n'avais d'abord entrevu que la faim et la mort !...Là régnait ma Majesté le Prince et seigneur de toute l'île. » (*R.C.*, p. 147-148). Figure divine de la toute sagesse, de la productivité infinie, de la toute puissance, de la toute bonté; figure royale; fiction de plus en plus réelle de puissance : pouvoir.

Application théorique. Le modèle de l'insularité ou l'insularité du modèle, soit isoler le dispositif expérimental, le schème théorique, le système d'hypothèses de toute circonstance, obtenir dans ce lieu clos la plus grande pureté possible et tenir les restes pour négligeables : discours politique du modèle à la fois métaphore et paradigme. Les résultats de l'opération ainsi conduite sont universellement généralisa-

Max Ernst. *La semaine de bonté.* L'eau.

bles, ses produits singuliers valables pour tous. C'est ainsi que le réel est rationnel et le rationnel, réel, et le Monarque absolu dans son île, le sage tout-puissant législateur de l'humaine engeance. C'est ainsi que le savoir communique évidemment avec le pouvoir.

le retranchement dans l'île

Le regard dominateur au sommet de la montagne insulaire s'accomplit dans l'enfermement central d'une forteresse.

« Que ferais-je de moi à la nuit ? Où reposerais-je ?... Je me barricadai aussi bien que je pus (p. 54)... je me barricadai en dedans avec des planches, la porte de cette tente et en dehors avec une caisse vide posée debout (p. 56)... j'étais déjà rentré chez moi, dans ma petite tente et assis en sécurité au milieu de toute ma richesse (p. 58)... Mon esprit ne s'occupa plus alors qu'à chercher les moyens de me mettre en sûreté soit contre les sauvages qui pourraient survenir, soit contre les bêtes féroces s'il y en avait dans l'île. J'avais plusieurs sentiments touchant l'accomplissement de ce projet et touchant la demeure que j'avais à me construire soit que je me fisse une grotte sous terre ou une tente sur le sol. Bref, je résolus d'avoir l'un et l'autre. » (*R.C.*, p. 59).

Un lieu dont le choix est mûrement délibéré, terme final d'un projet et non rencontre aléatoire et catastrophique; le résultat d'un calcul ordonné composant les avantages, une instance locale optimale de l'espace insulaire, dont un geste de géomètre trace le plan et qu'un propos d'architecte inscrit sur la surface et dans le volume par érection et creusement. Délimitation et édification de vides et de pleins réguliers : une demeure s'intalle et s'institue où la vie s'économise et se réserve dans une prudence incessante : emploi du temps rigoureusement réglé; espace précisément organisé. Mais d'abord un retranchement, lieu coupé, soustrait et abstrait, supprimé et mis à part; mais d'abord une clôture dans le milieu de l'île qui en reproduit la circularité exacte pour en dénouer cependant les paradoxes : enfermement non point par l'étendue ouverte de la mer mais par une solide muraille, double ou triple, sans ouverture, sans porte ni fenêtre.

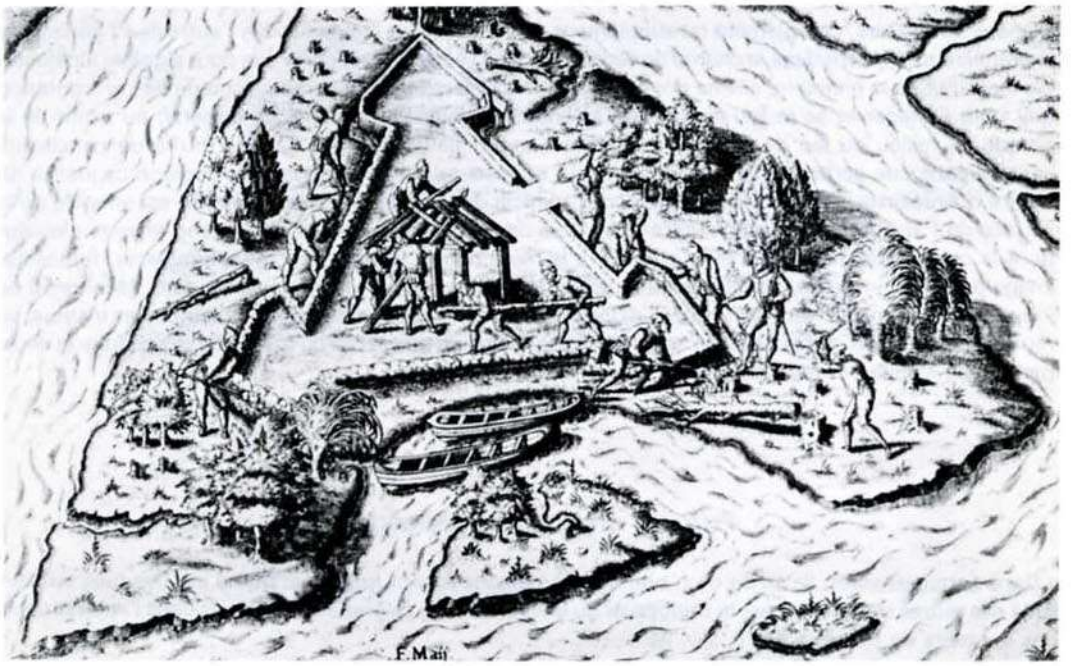
Le retranchement, la forteresse dans l'île : lieu d'un regard invisible, à l'horizontale, sur l'amplitude de la mer. « Cette palissade terminée et son extérieur étant doublement défendu par un revêtement de gazon adossé contre pour la dissimuler, je me persuadais que s'il advenait qu'on abordât sur cette terre, on n'apercevrait rien qui ressemblât à une habitation. » (*R.C.*, p. 77-78).

deux pôles, deux îles

C'est une fois la demeure — forteresse installée et instituée que peut se construire le nouvel espace de l'île, l'espace « battu » par les parcours et les chemins, et marqué par des repères et des balises : une prise de possession de la prison par le savoir cartographique, par dévidage de l'espace au fil des itinéraires et rembobinage du fil des cheminements dans la mémoire pratique des parcours à partir du point fixe de la demeure et par retour à ce lieu abrité. « Il y avait près de dix mois que j'étais dans cette île infortunée; toute possibilité d'en sortir semblait m'être ôtée à toujours et je croyais fermement que jamais créature humaine n'avait mis le pied en ce lieu. Mon habitation étant alors à mon gré, parfaitement mise à couvert, j'avais un grand désir d'entreprendre une exploration plus complète de l'île et de voir si je ne découvrirais point quelques productions que je ne connaissais point encore. Ce fut le 15 que je commençai à faire cette visite exacte de mon île. » (*R.C.*, p. 99).

On découvrira alors que les voyages d'exploration déplacent la primitive demeure de sa position centrale vers le bord plutôt que, grâce aux chemins nouvellement tracés, le centre se dédouble et se reproduit, — identités et différences — que le cercle centré de l'île devient plénitude sphérique à deux pôles, également abrités, semblablement fortifiés par la double palissade circulaire, mais fonctionnellement différents : sur le bord, le point de vue sur la mer, c'est-à-dire l'œil invisible fixé sur l'événement possible dont le surgissement peut-être, un jour, brisera le cercle enchanté de l'horizon immobile, réouvrira la route de la mer et les aléas de l'histoire; au cœur de l'espace insulaire, le lieu paradisiaque du bonheur offert par une généreuse nature, le regard tourné vers soi — utopie mystérieuse où le produit de l'effort humain, le cercle de la double palissade se trouve par magie naturelle devenir haie vive d'arbres bourgeonnant, utopie secrète qui rend l'événement impossible.

Traponée (Ceylan). *Secret de l'histoire naturelle* XVe siècle, (Bibli. nat.).



L'île désormais vivra, se développera, se construira dans l'échange des deux pôles de sa sphère, de la maison maritime à la maison terrestre, du potentiel de l'événement sur les bords à la plénitude surabondante du centre caché. C'est dans l'entre-deux des deux pôles, dans le voyage de l'un à l'autre qu'apparaît pour la première fois l'idée d'un pouvoir d'autant plus absolu qu'il est solitaire : indentification, appropriation authentique et fantastique, vraie et fictive à la mesure de cette distance entre la forteresse sur le front de mer et l'abri retranché au cœur de terre : le lieu de sa Majesté le Moi entre l'un et l'autre.

« Au bout de cette marche, je trouvai un pays découvert qui semblait porter sa pente vers l'ouest; une petite source d'eau fraîche sortant du flanc d'un monticule voisin courait à l'opposite, c'est-à-dire droit vers l'est. Toute cette contrée paraissait si tempérée, si verte, si fleurie, et tout y était si bien dans la primeur du printemps qu'on l'aurait prise pour un jardin artificiel. Je descendis un peu sur le coteau de cette délicieuse vallée en contemplant et songeant avec une sorte de plaisir secret — quoique mêlé de pensées affligeantes — que tout cela était mon bien et que j'étais Roi et Seigneur absolu de cette terre, que j'y avais droit de possession et que je pouvais la transmettre comme si je l'avais eue en héritance, aussi incontestablement qu'un lord d'Angleterre, son manoir... Après avoir employé trois jours à ce voyage, je rentrai chez moi — c'est ainsi que j'appellerais ma tente et ma grotte. » (*R.C.*, p. 100-101).

L'île est ainsi souvent, presque toujours, deux fois centrée ou plutôt son centre n'est autre que le parcours de l'un à l'autre, dans un sens et dans l'autre.

De même l'île est solitaire mais elle n'est jamais — presque jamais — « isolée ». Et ce n'est pas le moindre des paradoxes de l'insularité. Dans *Robinson,* le désir d'exploration trouve dans cette découverte son deuxième accomplissement d'un bord à l'autre, après traversée de l'utopie centrale. De ce lieu secret « enfermé au milieu des collines et des bois, dans le centre de l'île », n'a-t-il point — étrangeté fantastique de la description — « une belle percée jusqu'à la mer, sur l'autre côté de l'île » ? Parcours transversal, diamétral avec, à son terme, de nouveau l'océan; mais « comme il faisait un temps fort clair, je distinguais parfaitement une terre : était-ce une île ou le continent, je ne pouvais le dire... quelle contrée du monde était-ce ? Tout ce qu'il m'était permis de savoir, c'est qu'elle devait nécessairement faire partie de l'Amérique ». (*R.C.*, p. 109).

Ainsi l'île St-Pierre, au milieu du lac de Bienne se dédouble-t-elle dans la *5e Promenade* : « Ce beau bassin d'une forme presque ronde enferme en son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée... l'autre, plus petite, déserte et en friche et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant. Une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-dînée. » (Rousseau, *Œuvres complètes*, t. I, p. 1040-1044, Pléiade).

Menace ou recours, complément ou supplément, le plus souvent l'un et l'autre, l'autre île à l'horizon de la première ne s'inscrit dans le champ du regard ou dans l'espace de la carte que pour signifier l'inéluctable insularité de la première, elle ne donne la chance d'une relation de comparaison ou de confrontation que pour l'effacer et se re-fermer sur son splendide isolement. La petite île disparaît au profit de la grande au milieu du lac de Bienne, mais l'îlot Kencraf dans *Matthias Sandorf* truffé de panclastite explose dans une gerbe de flamme et de vapeur et exécute, en disparaissant, la décision de justice du Maître d'Antékirtta. En revanche, l'île Lincoln, miracle de la civilisation technicienne, est annulée de la surface du Pacifique par éruption volcanique mais de son double sauvage, l'Ile Tabor, viennent le salut pour la colonie des naufragés et leur retour à la mère patrie. Double identique, simulacre, fantasme, image droite ou inversée, archaïque ou anticipatrice, l'île « autre » jouera sa partie dans l'économie de l'insularité « même » : être son repère extérieur mais au plus proche, pour constituer et instituer le repaire, proprement. Ainsi l'autre n'apparaît que le temps de permettre au même de se produire et de se penser, de s'instaurer dans sa propre vérité.

l'utopie urbaine du philosophe

« Dans certaines villes, île se dit d'un nombre de maisons faisant groupe et borné par des rues ou bien isolé des autres maisons; c'est la traduction du latin *insula* qui se prenait en ce sens dans l'énumération des quartiers de Rome. » *Littré*, s.v. île.

« Je pensais qu'il fallait que je tâchasse par tous moyens à me rendre digne de la réputation qu'on me donnait et il y a justement huit ans que ce désir me fit résoudre à m'éloigner de tous les lieux où je pouvais avoir des connaissances et à me retirer ici en un pays où... parmi la foule d'un grand peuple fort actif et plus soigneux de ses propres affaires que curieux de celles d'autrui, sans manquer d'aucune des commodités qui sont dans les villes les plus fréquentées, j'ai pu vivre aussi solitaire et retiré que dans les déserts les plus écartés. » (Descartes, *Discours de la Méthode*, fin de la IIIe partie Pléiade, p. 146).

« Je puis affirmer... que je jouis d'une bien plus grande solitude au milieu du plus nombreux rassemblement d'humanité qui existe au monde, j'entends Londres, alors que j'écris ceci, que je ne puis dire l'avoir jamais expérimentée au cours d'une réclusion de vingt-huit années dans une île déserte. » D. Defoë. (*Réflexions sérieuses de Robinson Crusoë,* Pléiade, p. 599).

La grande ville, comme l'océan, le groupe de maisons bornées par des rues, comme une île (cf. l'îlot insalubre) ; le philosophe, le sage, en retraite dans sa maison au milieu de la foule des autres, comme le naufragé jeté à la côte, solitaire, tout occupé de sa survie. La métaphore n'en est pas tout à fait une. A la retraite philosophique, à son détachement, retranchement et réserve, la grande ville fournit le support de ses *insulae*, dont les habitants vivent côte à côte, chacun soigneux de ses propres affaires : isolement individuel dans l'entrecroisement le plus complexe et le plus actif des échanges et des communications multipliées.

« Tout tourne dans notre cité en innombrables mouvements circulaires ayant pour centre notre propre personne » écrit Robinson-Defoë à Londres : il faudrait concevoir que chaque point individuel, centre du cercle de ses passions, affections et idées, n'est cependant défini qu'à l'intersection de la multitude des autres. La grande ville avec ses îles, ses îlots et ses récifs est le lieu propice à ce guillochis d'insularités centripètes dont les entrelacs répétés et déterminés définissent les centres pathétiques. Dès lors, le philosophe dans son île urbaine, cercle dans le réseau des cercles entrecroisés, en utilise les commodités pour « vaquer seulement à la recherche de la vérité », accomplir dans le plaisir solitaire de la contemplation le désir sublime du savoir. « Je ne sais si je dois vous entretenir des premières méditations que j'y ai faites car elles sont si métaphysiques et si peu communes qu'elles ne seront peut-être pas au goût de tout le monde ». Méditations dont la première et fondamentale étape sera l'insularité narcissique du cogito : « Aussitôt après je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité, je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. » (Descartes, *Discours de la Méthode,* p. 147-148, Pléiade).

Le voyageur cartésien n'est sorti de la forêt — où des esprits plus chancelants et moins résolus auraient tournoyé çà et là — que pour gagner la grande ville et s'enfermer dan son insula : lieu propre de la vérité et de l'être du Moi. La ville hippodamienne ou américaine — îles en damier, indéfiniment répétées, sans qu'il soit idéalement possible d'en borner l'échiquier — utopie insulaire et urbaine où s'accomplit le désir de penser vrai.

Louis MARIN